

Sébastien Castellion

Qui fait l'histoire ? Qui infléchit le destin des sociétés humaines ? Les décisions des individus, ou les mouvements des foules ? La volonté personnelle, ou les instincts collectifs ? Et dans la mesure où les acteurs principaux, sur le théâtre du monde, ne sont pas des forces anonymes, mais bien des personnes précises, identifiables, qui sont-elles donc ? Des conducteurs d'armées ou des poètes ? De grands politiques ou de grands philosophes ? Des êtres d'action ou de contemplation ?

Toutes ces questions, nous ne cessons de nous les poser, et la réponse ultime ne cesse de nous échapper. Si nous la connaissions, cela voudrait dire que nous détenons la clé des mécanismes historiques, ce qui serait bien admirable, et bien effrayant aussi. Non, cette interrogation : « Qui fait l'histoire ? » est heureusement vouée à demeurer sans réponse. Et cela pour bien des raisons, dont la principale est sans doute qu'il s'agit d'une question de valeurs autant que d'une question de faits. Car tout dépend de ce qu'on estime important dans l'histoire. Si c'est l'essor économique des sociétés humaines, ou leur essor technique, il va de soi que nous ne placerons pas, au panthéon des grands hommes, les mêmes individus que si nous donnons la valeur première à l'essor spirituel de l'humanité. Qui est le

plus important ? Jules César ou Saint Augustin ? Le général de Gaule ou la philosophe Simone Weil ? Alexandre le Grand ou son maître Aristote ?

En tout cas, si l'on tente de déchiffrer l'histoire humaine comme une histoire de l'esprit (mais en donnant à ce mot son sens le plus large et le plus haut), la place qui reviendra, dans cette histoire-là, au nommé Sébastien Castellion, sera sans doute une place de choix. Sébastien Castellion (1515-1563), humaniste réformé, disciple puis adversaire de Jean Calvin, auteur d'une œuvre méconnue, mais dont l'intelligence passionnée n'a d'égale que la parfaite intransigeance.

Avant de vous parler de cet homme, une question encore : pourquoi nous intéresser à l'histoire de la pensée ? Pourquoi, en un temps où notre conception de la vie et de l'être humain sont à mille lieues de celles de l'Antiquité ou de la Renaissance, consacrer des semaines et des mois à lire (et, dans le cas particulier de Castellion, à traduire) un individu dont les idées et la vision du monde sont forcément « dépassées » ? Pourquoi, lorsque sont si fortes les exigences du temps présent, se pencher longuement sur le passé ?

La réponse, pour évidente qu'elle soit, doit être de temps en temps réaffirmée : pour savoir où l'on va, il n'est pas mauvais de savoir d'où l'on vient. Si l'on s'intéresse au passé, ce n'est pas malgré les exigences du temps présent, mais bien à cause d'elles. Et si j'ai traduit Castellion, ce n'est pas pour me distraire des problèmes d'aujourd'hui, c'est pour tenter de les mieux comprendre. C'est pour aller aux sources de ce que nous appelons aujourd'hui la « tolérance » et les « droits de l'homme », ces idées si belles mais si fragiles, si grandes mais si vagues. Pour tenter d'en retrouver les sources et les fondements, d'en mieux saisir le sens et le prix. C'est donc, en dernier ressort, pour mieux répondre aux questions qui nous sont aujourd'hui posées.

*

C'est d'ailleurs grâce à un écrivain de ce siècle, et des plus engagés dans ce siècle, Stefan Zweig, que j'ai découvert cet humaniste de la Réforme et de la Renaissance, Sébastien Castellion. Stefan Zweig, fuyant la montée du nazisme, a séjourné à Genève en 1936. Là, des amis genevois lui racontèrent le drame de l'intolérance dont leur ville avait été le théâtre des centaines d'années auparavant, en 1553, un drame qui, du fait de Calvin, conduisit au bûcher l'Espagnol Michel Servet, pour hérésie et pour blasphème. Stefan Zweig, dans la situation qui était alors la sienne, ne put manquer d'être frappé par ce destin, et de voir dans cette condamnation et ce supplice la préfiguration de la dictature qu'il fuyait, dictature qui ne brûlait encore que les livres, mais qui n'allait pas tarder à brûler aussi les hommes. Frappé par ce rapprochement terrible, l'écrivain prit la plume pour écrire, comme on profère une conjuration, un ouvrage vibrant et passionné, presque suppliant, dont la traduction française a été rééditée l'année dernière, et qui s'intitule : *Conscience contre violence, Castellion contre Calvin*.

Castellion, justement. Car en se penchant sur l'histoire de ce temps, et sur le martyre de Servet, Zweig découvrit que très peu d'hommes avaient alors eu le courage et la lucidité de combattre Calvin. Un seul, semblait-il, avait été jusqu'à écrire un livre pour crier que ce bûcher était un scandale, une honte, une monstruosité. Un seul, surtout, et de façon à la fois perspicace, profonde et prémonitoire, avait fourni les arguments intellectuels et spirituels pour réfuter ceux qui prétendent punir, et punir de mort, ce que nous appellerions aujourd'hui les « délits d'opinion ». Un seul avait su défendre et surtout fonder la liberté de pensée, dessinant du même coup les

linéaments de nos modernes droits de l'homme. Et ce solitaire traqué, auquel Zweig ne pouvait s'empêcher de s'identifier, c'était Sébastien Castellion.

Ma propre rencontre avec cet humaniste, je la dois presque entièrement à Stefan Zweig, dont j'ai découvert *Conscience contre violence* au moment de sa réédition – l'année dernière, donc. Castellion, raconte Zweig, a pris la plume, après la mort de Servet, pour défendre la liberté et la tolérance. Mieux encore, le texte qu'il écrivit alors constituait une réponse, point par point, argument par argument, à un libelle écrit par Calvin lui-même, et dans lequel le Réformateur tentait, lui, de justifier la mise à mort de Michel Servet. Le texte de Castellion s'intitulait donc tout simplement : *Contre le libelle de Calvin*. Zweig, dans son propre livre, ne cesse d'évoquer ce texte avec admiration, d'en saluer la force et la modernité, et d'y voir « le "J'accuse" de son siècle ». Il n'en reproduit guère qu'une phrase, mais une phrase d'une rare éloquence et d'une concision frappante. La voici : « Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme ».

Comme, par ailleurs, le portrait que Stefan Zweig dressait de Castellion, forcé de s'exiler à Bâle, menacé dans sa liberté et sa vie, voué à la vérité et au bien, mourant finalement de douleur d'être incompris, était un portrait saisissant et attachant, je voulus mieux connaître cet homme. Mieux connaître son œuvre, aussi, et particulièrement ce fameux *Contra libellum Calvini*, qui dressait à la tolérance un si beau monument. Je me suis donc mis en quête d'ouvrages consacrés à Castellion, et surtout de l'ouvrage dont Castellion lui-même était l'auteur, et dont Stefan Zweig vantait si haut les mérites.

Et là, mon étonnement fut grand. *Sur Castellion*, rien en librairie et presque rien en bibliothèque. *De Castellion*, bien peu de chose. Et surtout, pas trace de son *Contra libellum Calvini*. En poussant les recherches, je dus me rendre à l'évidence. Ce

mystérieux ouvrage qui n'avait pu, pour des raisons de censure, être publié du vivant de son auteur, l'avait été dans la libérale Hollande au début du dix-septième siècle, en langue latine, accompagnée d'une traduction hollandaise. Il en restait, de par le monde, en tout et pour tout, une dizaine d'exemplaires. Et de traduction, si l'on met à part cette version hollandaise introuvable, aucune. Tout simplement aucune.

Par chance, je ne tardai pas à trouver et à lire la seule grande étude consacrée à Sébastien Castellion (étude qui date elle-même de plus d'un siècle). Or cet ouvrage vante lui aussi les mérites exceptionnels du *Contra libellum Calvini*, et, à l'appui de ses dires, il en fournit quelques extraits significatifs. Ces extraits n'ont fait que redoubler mon envie de connaître le livre en son entier. Deuxième chance : la Bibliothèque Publique et Universitaire de Genève possède un des rares exemplaires de l'édition latine de 1612. Ouvrage trop précieux pour être prêté. Mais j'ai pu en obtenir photocopie, et je me suis mis au travail.

Il est vraiment surprenant qu'un tel livre n'ait connu ni réédition ni traductions. Il faut bien avouer que Sébastien Castellion, de toute manière, demeure très mal connu, et que ses autres œuvres, même lorsqu'elles ont été récemment rééditées, comme le *Conseil à la France désolée*, un magnifique texte en faveur de la paix, qu'il écrivit en français, en pleine guerre de religions, n'ont jamais accédé à une vraie notoriété. Sans doute, Castellion n'est pas le seul méconnu du XVI^e siècle. Et les gens qui lisent aujourd'hui Calvin ne sont pas légion non plus, même à Genève. Mais Calvin a joué un tel rôle historique, politique et culturel qu'il est présent dans toutes les mémoires. Castellion, lui, n'a guère fait que penser, et se battre par la pensée. On ne peut décidément pas le connaître sans le lire.

Mais pourquoi le lire aujourd'hui ? Si l'on n'a jamais réédité ni traduit *Contre le libelle de Calvin*, n'est-ce pas, tout bonnement, parce que cet ouvrage est trop daté, et qu'il n'a plus

rien à nous apprendre ? À quoi bon exhumer un texte que le temps semble avoir jugé ?

Il est vrai que l'ouvrage est daté. Ce serait une absurdité de prétendre qu'il n'appartient pas à son temps, et qu'en un sens nous ne l'avons pas dépassé. Néanmoins, je crois que l'intuition de Zweig est juste : ce livre contient, à l'état natif, et d'autant plus précieux pour nous, les pensées qui, aujourd'hui comme hier, fondent et justifient qu'on ne tue pas quelqu'un pour ses idées ou ses convictions religieuses. Qui fondent et justifient donc ce que nous appelons les droits de l'homme.

*

Sébastien Castellion (ou Chateillon) est né en 1515, dans la France voisine, près de Nantua, donc non loin de Genève. À l'âge de dix-huit ou vingt ans, ce fils de paysan, très doué pour les lettres, va poursuivre ses études à Lyon. Passionné de poésie antique, il écrit alors, comme cela se faisait en son temps, des poèmes latins et grecs, à l'imitation des Anciens. Son amour des Muses l'a poussé à reprendre à son compte un sobriquet que lui donnaient ses camarades : *Castalion*, le poète de la fontaine Castalie. C'est la seule légèreté qu'on connaisse à cet homme terriblement sérieux, mais sérieux pour la bonne cause, pour la cause la plus haute. Et qui, dans son pamphlet contre Calvin, n'en sera pas moins capable de manier l'humour.

La France connaissait alors les prémises de la Réforme, et la réprimait durement. À Lyon, en janvier 1540 (alors que Castellion, donc, avait environ vingt-cinq ans), trois luthériens furent brûlés vifs. On n'a pas la preuve formelle que le jeune humaniste, présent dans cette ville, assista personnellement à ces exécutions. Ce qui est sûr, c'est qu'elles le marquèrent pour la vie, et qu'il dut s'en souvenir au moment du bûcher de Servet, allumé cette fois non par les catholiques mais par les Réformés. Le premier effet visible des supplices lyonnais fut cependant de

pousser Castellion à rejoindre à Strasbourg un certain... Jean Calvin ; ce qu'il fit au printemps de cette même année 1540. Dans la cité rhénane, il eut à risquer sa vie pour soigner la peste qui s'était déclarée.

L'année suivante, en 1541, Castellion va suivre Calvin à Genève, pour se consacrer à l'enseignement. En raison de divergences théologiques avec le Réformateur, il n'obtient pas la charge de pasteur qu'il espérait. Entre-temps, il s'est marié, et ne peut plus vivre matériellement de ses appointements de professeur. En 1544, il doit donc quitter Genève et se rend à Bâle, où il travaillera jusqu'en 1553 comme simple correcteur d'imprimerie. Il va profiter, si l'on peut dire, de ces années difficiles pour réaliser une nouvelle traduction *complète*, en latin puis en français, de la Bible. Cette traduction, vilipendée par ses ennemis pour ses audaces ou ses outrances, est maintenant reconnue comme (je cite un spécialiste) « la première traduction vraiment française de l'Écriture sainte ». On voit que Castellion, autant que Calvin peut-être, pourrait revendiquer le titre de fondateur ou de créateur de notre langue.

Sa réputation d'érudit lui permet en tout cas d'être nommé professeur à l'Université de Bâle, en 1553. Il peut enfin renoncer à ses activités de correcteur d'imprimerie. Mais cette année 1553, c'est aussi celle du supplice de Servet. Le doux savant Castellion va donc se jeter dans la mêlée, au nom de ses convictions, au nom de l'idée qu'il se fait de la religion.

Michel Servet, né en Espagne aux environs de 1511, était un personnage étrange et brillant, à la fois philosophe, théologien, géographe et médecin. Il s'était signalé dès 1531 par un ouvrage intitulé *Des erreurs de la Trinité*. Il nia effectivement l'existence de la Trinité, ce qui finira par lui valoir la mort. Très vite inquiété pour ses idées « hérétiques », il vécut à Lyon sous un pseudonyme, exerçant la médecine, tout en écrivant et publiant, en 1553, son œuvre majeure, la *Restitution du christianisme*,

réponse directe à la fameuse *Institution chrétienne* de Calvin, mais qui ne heurtait guère moins l'orthodoxie catholique. Dénoncé à l'Inquisition romaine, il fut emprisonné à Vienne (en Dauphiné), mais s'évada, avant d'être condamné par contumace et brûlé (en effigie) avec des exemplaires de son livre. Un peu plus tard, il eut l'étrange idée de passer par Genève. Reconnu, il est arrêté à la demande de Calvin, puis emprisonné, jugé, condamné et brûlé à Champel, le 27 octobre 1553, il y a donc assez exactement 445 ans.

Parce que le bûcher de Servet était le premier bûcher protestant, il se trouva plusieurs personnes, à l'intérieur même du mouvement réformé, pour accuser Calvin de recourir aux mêmes procédés que les « papistes » de l'Inquisition romaine. Calvin jugea donc nécessaire d'écrire, pour justifier la condamnation à mort de l'hérétique, un texte dont voici le titre exact : *Déclaration pour maintenir la vraie foi que tiennent tous chrétiens de la Trinité des personnes en un seul Dieu, par Jean Calvin. Contre les erreurs détestables de Michel Servet Espagnol. Où il est aussi montré qu'il est licite de punir les hérétiques : et qu'à bon droit ce méchant a été exécuté par justice en la ville de Genève*. Ce texte parut en février 1554, à Genève bien sûr. Dès qu'il en eut connaissance, Castellion, qui se trouvait lui-même à Bâle, entreprit de le réfuter. Comme je l'ai déjà dit, sa réponse, c'est-à-dire *Contre le libelle de Calvin*, ne put être publiée de son vivant.

Cette précaution ne suffit d'ailleurs pas à garantir son auteur de tout danger. Car dans ses autres ouvrages, prônant la paix et refusant aux Églises l'usage du glaive, il avait déjà laissé voir combien ses idées étaient hétérodoxes, donc dangereuses. C'est pourquoi la suite et la fin de sa vie furent une longue succession d'avanies et d'humiliations. Cet homme d'une honnêteté presque effrayante et d'une bonté sans faille sera calomnié copieusement, et accusé de divers crimes, y compris des crimes

de droit commun. Dans ces circonstances difficiles, il trouva la force d'écrire encore plusieurs livres, parmi lesquels deux ouvrages essentiels, de nature très différente, au moins à première vue.

Le premier, qui date de 1562, c'est le *Conseil à la France désolée*, que j'ai déjà mentionné tout à l'heure. Il s'agit donc d'un appel à la paix, composé et publié en pleine guerre de religions. Dix ans avant la Saint-Barthélemy, trente-huit avant l'Édit de Nantes – dont on fête, en cette année 1998, le 400^e anniversaire. Le trait le plus admirable de cet ouvrage peut paraître très secondaire, mais je veux le mentionner ici, car il donne à lui seul une idée du respect de Castellion pour ses adversaires et de sa capacité à se placer à leur point de vue : « Il y a aujourd'hui en France deux sortes de gens qui pour la religion s'entrefont la guerre les uns aux autres ; les premiers sont appelés Papistes par leurs adversaires et les autres Huguenots. Les Huguenots se nomment eux-mêmes Évangéliques, et les Papistes Catholiques. *Je les appellerai comme eux-mêmes s'appellent, afin de ne pas les offenser* ».

« Je les appellerai comme eux-mêmes s'appellent » : au-delà du respect d'autrui dont elle fait preuve, cette phrase témoigne d'un sens remarquable de la relativité de la vérité, au sens où cette vérité est « relative » à celui qui la profère. Désigner quelqu'un du nom dont il se désigne lui-même, c'est accepter d'entrer en lui, c'est reconnaître la validité de son point de vue subjectif, c'est profondément comprendre l'humanité de la vérité. C'est réaliser avec des siècles d'avance le « décentrement » que les ethnologues nous invitent à pratiquer pour échapper à cet égocentrisme collectif qu'on appelle ethnocentrisme. Ce pouvoir, si moderne, de décentrement, le *Contra libellum Calvini* le manifestera lui aussi de la plus belle manière.

Le deuxième grand texte de la dernière époque de Castellion résume toute sa pensée philosophique. Il s'intitule *De l'art de douter et de croire, d'ignorer et de savoir*. Ce qui dans cet ouvrage est pour nous le plus remarquable, c'est son exhortation intelligente à se détacher de la lettre pour mieux approcher l'esprit des textes, y compris les textes sacrés. Un thème qui, là encore, est au cœur du *Contra libellum Calvini*. J'y reviendrai donc tout à l'heure. *L'art de douter et de croire* culmine sur un impressionnant éloge de la raison, où l'on sent déjà poindre le XVIII^e siècle et les Lumières : « La raison est, si j'ose dire, la fille de Dieu. Elle fut avant toutes les Écritures et cérémonies, avant même la création du monde. (...) La raison, dis-je, est un discours éternel de Dieu... ».

Cependant, l'homme Castellion, qui continuait d'enseigner à Bâle, tant bien que mal, vivait dans une insécurité croissante. Les menaces, sur sa liberté et sa vie, pesaient de plus en plus lourdement. Il songea à l'exil dans un pays lointain. Mais avant d'avoir pu mettre ce projet à exécution, il mourut d'épuisement, de tension, de tristesse, de privations, le 29 décembre 1563, à l'âge de 48 ans. Ses adversaires applaudirent publiquement à sa mort.

*

Ce que nous appelons aujourd'hui la liberté de croyance et d'opinion était une idée étrangère au XVI^e siècle, sinon pour quelques esprits exceptionnels, dont Érasme, et Castellion. Pourquoi cette idée, qui nous paraît naturelle, ne venait-elle à l'esprit de personne ou presque ? Pourquoi paraissait-il légitime, et même obligatoire de faire mourir les hérétiques ?

Il faut considérer le fait, souvent mis en lumière par les sociologues, que la croyance religieuse, et les dogmes qui lui étaient liés, faisaient alors partie de la mentalité collective ; la

foi en Dieu tel que le définissaient les Écritures et l'Église, n'était pas l'objet d'un libre choix individuel, mais l'accomplissement d'une destinée objective, si l'on peut ainsi parler. Tout était considéré du point de vue de Dieu, c'est-à-dire d'un réel absolu et nécessaire auquel les êtres humains ne pouvaient qu'obéir. L'idée que l'homme puisse et doive trouver en lui-même sa loi, son guide et le sens de sa vie, était une idée totalement étrangère aux époques antérieures à la Renaissance.

La moindre hérésie était alors le premier pas du blasphème, c'est-à-dire la prétention insupportable de concevoir une vérité qui ne serait pas *la Vérité*, forcément unique. Si l'on brûlait allègrement au nom de Dieu, et pour blasphème (c'est-à-dire insulte à Dieu), c'est qu'on était absolument persuadé de détenir, sur ce Dieu, et grâce à lui, la Vérité pleine et entière ; qu'au regard de cette Vérité, exprimée dans des textes, des Écritures ou des dogmes, toute pensée tant soit peu déviante, toute parole inorthodoxe, toute infidélité à la lettre était forcément mensonge. Tout ce qui dévie de la Vérité pure est mensonge pur. Il faut anéantir ce diable, ou ce non-être, avant qu'il ne nous anéantisse.

Cette Vérité toute-puissante, monolithique, ce bloc terrifiant de Vérité, se révèle en même temps d'une fragilité très remarquable, puisque la moindre parole venue d'ailleurs fait peser sur elle une menace effroyable, la menace de faire tomber en poussière le bloc tout entier. Si l'on y réfléchit, ce paradoxe s'explique assez facilement : ce qui fait la solidité et la cohésion de cette Vérité, c'est précisément qu'elle est *la Vérité* et la seule ; c'est qu'elle n'est concurrencée par aucune autre. Or la possibilité même d'une autre vérité, c'est-à-dire de l'hérésie, *relativise* brusquement une doctrine qui se veut absolue. Qu'une parole soit proférée qui n'est pas *la Parole*, cette dernière perd son statut privilégié de réel absolu, de discours direct de Dieu. Ce n'est donc pas tellement le contenu d'une

vérité hétérodoxe qui est blasphématoire, c'est le fait même de son existence.

Constatons en passant que le même phénomène se reproduit lorsque la Vérité n'est plus métaphysique ou religieuse, mais simplement politique, dans la mesure même où le pouvoir politique a hérité des traits distinctifs du pouvoir religieux. Les tyrannies politiques, elles aussi, ne tolèrent pas la moindre parole déviante, parce que la moindre atteinte à leur totalité constitue une menace totale. Psychologiquement parlant, on pourrait alors avancer que l'Inquisition, et toutes les inquisitions, toutes les condamnations à mort pour crime de pensée, sont l'auto-défense d'une parole trop humaine, qui ne peut s'identifier à la Parole divine qu'au prix de faire taire tout autre discours imaginable.

*

Cependant, cette psychologie du pouvoir politique ou religieux ne pouvait pas être, on l'imagine bien, le langage de Castellion. À vrai dire, son argument principal et décisif contre la mise à mort des hérétiques, c'est une idée et une phrase des plus simples, que j'ai déjà citée, et que je me plais à prononcer à nouveau : « Tuer un homme, ce n'est pas défendre une doctrine, c'est tuer un homme ».

On pourrait paraphraser ainsi : tuer, c'est tuer, et le meurtre d'un homme est infiniment plus condamnable que l'hérésie. Ou encore : rien ne justifie qu'on tue un homme, pas même la défense de la doctrine la plus sainte. L'acte de tuer ne peut pas être légitime, et, à fortiori, ne peut pas être sanctifié par la cause de celui qui le commet, fût-ce la cause de Dieu, et surtout la cause de Dieu.

Cela peut paraître, aujourd'hui, aller de soi. Mais il faut bien mesurer la révolution de pensée que cela signifiait : dire qu'on

ne peut tuer, même au nom de la cause la plus sainte, cela veut très exactement dire que le refus du meurtre est plus saint que la cause la plus sainte. Ne pas tuer, agir par la douceur et non par la violence, voilà le sacré véritable, voilà le *mysterium tremendum*, voilà Dieu. Si l'on se risquait à parler en termes théologiques ou philosophiques, on peut dire alors que Castellion, d'une certaine manière, place le Bien au-dessus du Vrai, puisqu'il considère comme criminel de tuer au nom même de la Vérité, tandis que pour un Calvin, et pour la mentalité du siècle, le Vrai commande le Bien, et la défense de la Vérité rend le meurtre légitime.

Voilà donc un premier motif de ne pas tuer pour délit d'opinion : le simple fait que le meurtre d'un être humain soit la chose la plus grave et la plus atroce qu'on puisse commettre. Au point que la défense même de la Vérité la plus sainte ne puisse plus y recourir sans se déjuger. Ce déplacement d'accent du Vrai au Bien, qui semble relever de la haute théologie ou de la philosophie abstraite est à vrai dire la chose la plus concrète du monde. Elle est le fruit, incontestablement, d'une approche nouvelle de l'humanité et de la souffrance humaine. Elle est l'expression, émouvante plus qu'on ne peut dire, d'une *sensibilité* nouvelle, ou du moins de ses prémisses, dans une époque où l'on n'était pas trop regardant à la douleur des hommes, et où le bûcher d'un hérétique ne passait pas pour si grave ; où du moins l'on ne songeait pas à le mettre en balance, en tant que tel, avec la défense de la vérité ou des principes. Castellion perçoit – il n'est sans doute pas le seul, ni le premier, mais assurément un des premiers – que la souffrance d'un être humain, en soi, indépendamment de tout ce que cette personne a pu faire et dire, a quelque chose de sacré, d'atroce, donc d'interdit.

Sans doute, Castellion justifie sa réaction par sa foi religieuse, donc par des arguments théologiques. Il rappelle par exemple

que le Christ est mort plutôt qu'il n'a fait mourir, et que les chrétiens ne doivent pas agir à rebours de celui dont ils se réclament. C'est ainsi qu'il écrit par exemple : « Affirmer sa foi, ce n'est pas brûler un homme, c'est bien plutôt se faire brûler »¹.

Mais ce qui frappe le plus dans sa réaction, du moins pour le lecteur moderne, c'est l'expression de cette sensibilité nouvelle à la souffrance, et particulièrement à la souffrance physique. Nombreux sont les passages du *Contre le libelle de Calvin* où Castellion fait preuve de compassion pour le supplicié et manifeste son horreur pour le supplice. Tout au début de son œuvre, il s'écrie par exemple : « Je ne suis qu'horreur du sang » (*ego [qui] a sanguine totus abhorreo*)². Et dans les dernières pages, reprenant Calvin qui parle avec mépris de « stupidité bestiale » lorsqu'il voit Servet pleurer et crier à l'annonce de son supplice, Castellion répond : « L'émotion d'un homme, voilà bien qui est humain, et non bestial »³.

À part cet argument de la souffrance, si l'on ose ainsi s'exprimer, Castellion en avance un autre, qui lui est mystérieusement apparenté. Il touche à ce que nous pourrions appeler aujourd'hui la relativité de la vérité. J'ai déjà noté, à propos du *Conseil à la France désolée*, combien Castellion se montrait capable d'épouser le point de vue d'autrui, même si cet autrui est son adversaire, voire son ennemi. Cette qualité, qui est assurément liée à son caractère, à son « humanité » personnelle, il la justifie cependant aussi sur le plan philosophique. S'il ne faut pas condamner autrui pour hérésie, affirme-t-il, c'est parce que l'hérésie, ainsi qu'il le rappelle longuement dans son ouvrage, est (littéralement) un « choix » d'interprétation, et que les êtres humains, par eux seuls, ne sont

¹*Fidem suam asserere non est hominem cremare, sed potius cremari* (CLC, p. 129).

² CLC, p. 53.

³ CLC, p. 302.

pas capables de décider souverainement de ce qui est le meilleur « choix ». C'est peut-être le mien, c'est peut-être aussi celui du voisin.

Servet a été condamné pour hérésie et pour blasphème. Mais qui décide de ce qu'est l'hérésie ? Qui détient la bonne doctrine (nous dirions aujourd'hui la bonne idéologie ou la juste pensée) au nom de laquelle condamner autrui, et le condamner à mort ? Aucune pensée ne peut prétendre à détenir l'orthodoxie, à représenter la vérité ultime, du moins sous forme de dogmes exclusifs. Chaque homme, ou chaque groupe d'hommes tend à considérer qu'il détient cette vérité. Mais les uns démentent les autres, et leurs convictions se détruisent réciproquement. C'est ce que Castellion a répété à Calvin sur tous les tons. Notamment dans ces lignes :

« Toutes les sectes défendent leur religion au nom de la parole de Dieu, et la disent certaine. C'est pourquoi toutes les sectes, armées de la norme de Calvin, persécutent les autres. Calvin affirme que sa religion est certaine. Les autres en font autant de la leur. Il dit que les autres se trompent. Les autres disent qu'il se trompe, lui. Calvin veut être juge, ils le veulent aussi. Qui juge en fin de compte ? Qui a nommé Calvin juge de toutes les sectes, au point que lui seul ait le droit de faire mourir les autres ? Quel jugement lui permet de dire qu'il est seul à savoir ? Il détient la parole de Dieu ? Mais les autres aussi. Si c'est là chose si certaine, pour qui donc l'est-elle ? Pour Calvin ? Mais voilà : les autres pensent que c'est pour eux. »

C'est exactement la pensée que John Locke, plus tard, dans sa fameuse *Lettre sur la tolérance*, résumera dans une formule ramassée : *quisque sibi orthodoxus* (chacun est orthodoxe à ses propres yeux). Comment faire pour en sortir, et pour ne pas s'étriper au nom de la vérité ? En comprenant enfin que cette vérité, d'une certaine manière, nous échappe à tous. Que nous y avons tous part, mais qu'elle n'est la propriété de personne.

Cela dit, si nous avons tous part à la vérité, cela ne veut pas dire que toutes les vérités se vailent, et qu'il ne vaille même plus la peine d'en disputer. Cela veut dire au contraire que le travail d'élucidation de la vérité, et d'interprétation des textes sacrés, est un travail qui est toujours à poursuivre, une tâche infinie, et qu'il faut sans relâche interroger la lettre pour mieux accéder à l'esprit.

Il est stupéfiant de voir à quel point la Bible, dans le *Contra libellum Calvinii*, est souvent citée, explorée, invoquée. Mais cette attention infatigable et presque enfantine au texte sacré, c'est justement une façon, pour l'homme du XVI^e siècle, de devenir adulte, car c'est à force d'interroger la lettre des textes qu'on accède à leur esprit.

C'est ce que disait magnifiquement Castellion lorsqu'il écrivait : tels passages de la Bible sont obscurs, tels versets sont contradictoires, nous devons trouver la clé de ces énigmes, et pour cela, nous devons sans relâche approfondir nos interprétations. *audendum aliquid est* « Il faut oser quelque chose », écrivait-il alors⁴. Cette audace interprétative, cette soif de mettre les textes à l'épreuve, même et surtout les textes sacrés, nous y retrouvons, avec l'esprit de la Réforme, celui de la Renaissance. Pour Castellion, le passage de la lettre à l'esprit n'est pas seulement une possibilité humaine, c'est une nécessité. Notre auteur tient que tout le mal et toutes les disputes des hommes viennent de ce qu'ils s'en tiennent « mordicus à l'observation superstitieuse de chaque mot » plutôt que d'accéder à l'esprit, à la « teneur » du texte sacré⁵.

*

⁴ Cf. *De arte dubitandi*, livre I, ch. 17, p. 47, L. 9 (p. 73 t.f.) .

⁵ Cf. *De arte*, cité in CLC, p. 28, note 4.

Les deux arguments de Castellion : refus de la souffrance humaine, et refus de toute prétention à la Vérité absolue, sont mystérieusement apparentés, comme je le disais plus haut. Car c'est lorsqu'on croit détenir la Vérité absolue qu'on devient « inhumain », et que la souffrance humaine paraît de peu de poids. C'est lorsqu'on prétend détenir la Vérité *objective* que la *subjectivité* humaine est aisément bafouée.

C'est pourquoi l'on peut dire à bon droit que si Castellion plaide pour l'inaccessibilité de la Vérité ultime, et pour la légitimité des « hérésies », c'est-à-dire des interprétations plurielles, pour la nécessité du labeur d'interprétation, si donc il inaugure une vision critique des textes, même et surtout des textes sacrés, c'est au nom même de son humanité, de son horreur de la souffrance humaine. Oui, ce qui est chez lui particulièrement admirable, c'est la présence conjointe de l'*humanisme* (l'entreprise d'interprétation) et de l'*humanité* (le sens de la dignité des personnes). Une conjonction qui lui permet de placer l'aventure humaine tout entière sous le signe de la quête passionnée du sens ; passionnée *et* respectueuse d'autrui.

Parce que nous n'avons pas le dernier mot sur la vérité, parce que nous ne détenons pas le sens ultime des textes, nous devons chercher, chercher encore, chercher toujours, et ne jamais faire violence à ceux qui, comme nous, cherchent. *Cet inachèvement créateur*, si j'ose ainsi m'exprimer, c'est la grandeur même de l'homme.

*

Tout cela paraît peut-être, à nos yeux, évident et naturel. Il faut souligner encore une fois que c'était, au XVI^e siècle, une conquête. C'était rien de moins qu'une nouvelle idée de la vérité, de Dieu, et de la liberté humaine. C'était la découverte de

l'autonomie humaine, découverte dont nous recueillons encore les fruits aujourd'hui. L'intuition fondamentale de Castellion, à savoir que les textes les plus sacrés sont commis au soin de notre interprétation, livrés à notre liberté, cette idée, sous la plume d'un sévère Réformé, n'est pas sans rejoindre, je l'ai dit, celle de la Renaissance, et singulièrement celle du Renaissant par excellence, le flamboyant humaniste italien Pic de la Mirandole (à qui j'ai naguère consacré un livre), et qui écrivait, dans un fameux discours sur l'homme qu'il osait mettre dans la bouche de Dieu : « O Adam, nous ne t'avons fait ni place certaine ni forme déterminée, ni fait aucun don particulier, mais c'est afin que la place, la forme et les dons que tu te seras toi-même souhaités, tu les aies et les possèdes selon tes vœux, à ton idée... ».

Autrement dit, le sens de l'homme est à venir, à construire, à inventer. Castellion, lui, dit seulement que le sens des textes est à réinterpréter sans cesse. Mais les textes en question, ce sont précisément nos textes fondateurs, les grands textes au miroir desquels l'homme définit sa nature et ses fins. Se créer soi-même infiniment, et quêter sans cesse le sens ultime des textes sacrés, c'est tout un.

Il faut mesurer à quel point cette attitude était nouvelle. Non seulement elle semblait ainsi attenter à la dignité d'une Vérité sortie tout armée, si l'on ose dire, du crâne de Dieu, et devant laquelle les hommes n'avaient qu'à s'incliner et à obéir ; mais cette attitude nouvelle pouvait à bon droit effrayer ceux-là mêmes qui la forgeaient ou la partageaient. Car la liberté est infiniment plus angoissante que la sécurité, et même que la servitude. C'est bien pourquoi l'on a cherché, et l'on cherche encore aujourd'hui, tout en la saluant en paroles, à la fuir en réalité. La liberté ? Elle nous fait si peur que bien souvent nous lui préférons la sécurité, et même la servitude, aujourd'hui comme hier.

Je pense bien sûr à tous les intégrismes et à toutes les tendances religieuses ou politiques qui remettent en honneur, ou en déshonneur, l'idée d'un Dieu vengeur et d'une Vérité dictée d'en haut, idée à l'aune de laquelle toute pensée libre est une pensée déviante, voire criminelle. Je pense à ce retour, perceptible surtout dans le monde islamique, à une conception de la Parole comme Lettre intouchable et sacrée en tant que lettre, tant et si bien que tout ce qui n'est pas elle est, au mieux, inutile, au pire, blasphémateur. Tout le monde pense aux terribles mésaventures de l'écrivain Salman Rushdie.

Or des hommes comme Castellion nous ont fait découvrir que la vérité n'est pas une dictature d'en-haut, mais constitue le terme inaccessible de notre chemin intérieur, de notre travail d'interprétation. Et que toute parole, sacrée ou non, peut être interprétée, et surtout *qu'elle ne peut qu'être interprétée*, qu'on le veuille ou non, qu'on en soit conscient ou non. C'est ici que les sectaires et les intégristes de tout bord et de toute religion font preuve de mauvaise foi : ils prétendent qu'il faut respecter à la lettre la parole sacrée. Mais eux-mêmes ne le font pas, et personne ne le fait, parce que s'en tenir à la lettre, c'est déjà un choix d'interprétation, une attitude délibérée en face des textes. S'en tenir à la lettre, ce n'est pas coller à la vérité, c'est coller aux mots. C'est reculer devant notre tâche d'interprétation, se réfugier dans une vérité toute faite, et c'est parfois s'autoriser, en son nom, toutes les violences, jusqu'aux violences physiques. Bref, « la lettre tue ».

En commençant cet exposé, je me suis demandé comment se faisait l'histoire, et qui la faisait. Les grandes forces anonymes qui meuvent les hommes, ou les grands hommes. Et parmi ces derniers, les grands politiques ou les grands sages, les grands poètes ou les grands généraux. Sur cette question, je n'en sais évidemment pas davantage en terminant que je n'en savais en

commençant. Mais ce qui est sûr, c'est que l'histoire de l'esprit est étroitement associée à l'histoire politique, à l'histoire tout court. On a souvent dit que sans Calvin la face de l'Europe aurait changé. Mais Calvin, encore une fois, fut en son siècle un acteur quasi-politique. Peut-on dire de Castellion que sans lui la face de l'Europe aurait changé ?

Je suis certain que oui. Cet homme qui ne fit jamais rien d'autre que penser au plus juste, au plus près de sa conscience, a été l'un des initiateurs d'un mouvement profond et puissant, qui s'est poursuivi avec Spinoza, avec Locke, avec Pierre Bayle, pour déboucher dans Kant et les Lumières, et finalement dans ce qu'on appelle la modernité. Je ne veux pas donner à l'auteur de *Contre le libelle de Calvin* un rôle démesuré, et je ne vais pas prétendre que sans lui la modernité ne serait pas advenue. Aucun individu, même l'esprit le plus aigu, même le penseur le plus profond, même l'acteur politique le plus puissant, n'est sans doute irremplaçable dans l'histoire humaine. Mais ce qui est sûr, c'est que si Castellion n'avait pas existé, certaines des idées que nous tenons maintenant pour des évidences, et sur lesquelles nous vivons presque sans en avoir conscience, auraient mis plus longtemps à venir au jour.

Que Castellion reste méconnu, qu'il ait été presque oublié n'y change rien. Il suffit d'aller y voir, et l'on découvre, dans l'histoire de l'esprit, ses traces toutes fraîches. On découvre, dans sa vision d'homme du XVI^e siècle, de quoi enrichir, renforcer, fonder nos convictions d'aujourd'hui. Car il sera toujours d'actualité, celui qui est à la fois l'homme d'une pensée libre, et d'un engagement total dans la pensée. Celui qui cultive à la fois la science et le respect, l'audace et la douceur, le refus des dogmes et le refus de la souffrance – bref, celui qui jamais ne sépare *l'humanisme* de *l'humanité*.